

*La
violoncelliste
qui n'aimait
pas sa
grand-mère*



Hélène
Élisabeth

Hélène Élisabeth

La violoncelliste
qui n'aimait pas
sa grand-mère

© Hélène Élisabeth, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2407-6

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Chères lectrices, chers lecteurs,

L'histoire que vous vous apprêtez à lire trouve sa source en Asie centrale où j'ai effectué plusieurs séjours. Le personnage d'Evguenia s'inspire d'une babouchka qui a réellement existé et qui vivait à Bichkek. Son courage et sa résilience m'ont beaucoup marquée. C'est en souvenir d'elle que j'ai écrit ce roman.

Dakar, février 2023

Remerciements

Héloïse n'aurait pu continuer à exister sans le concours de plusieurs amies ou membres de la famille. Je les remercie ici pour me permettre de continuer cette belle aventure qu'est l'écriture.

Merci Laurie et Laure pour votre lecture attentive.

Merci Sophie pour ton œil de lynx, tes relectures, tes conseils avisés et tes encouragements.

Merci Mathis LESBATS, architecte et illustrateur, pour cette belle couverture.

Merci Nolwenn RABALLAND, artiste 3D, pour la composition et les conseils graphiques.

I

Héloïse était contrariée. C'était la deuxième lettre qu'elle recevait. Anonyme bien sûr. Elle relut les quelques mots imprimés sur une feuille de papier ordinaire. L'enveloppe n'avait rien de remarquable, rien qui puisse donner une indication sur sa provenance ou l'expéditeur.

« Vous admirez votre grand-père ? La belle affaire. Vous vous trompez sur lui. »

La première lettre était arrivée une semaine plus tôt, juste après son retour d'Amérique latine. Elle s'était absentée deux mois. Huit semaines durant lesquelles elle avait oublié Paris et ses études. Violoncelliste de talent, elle avait soutenu avec brio sa thèse portant sur *l'Influence des techniques avant-gardistes de Manuel Enriquez dans le répertoire pour violoncelle*. Cerise sur le gâteau, quelques semaines plus tard, elle avait gagné le premier prix du concours international de violoncelle de Mexico.

Héloïse était rentrée à Paris le cœur léger, la mine épanouie et le bronzage doré de la vacancière ayant profité d'un repos bien mérité. Elle avait encore la tête dans les nuages lorsque le premier pli avait été distribué. Elle l'avait lu en fronçant les sourcils puis l'avait jeté et oublié.

Serge Vanié, son grand-père, était un homme influent, il n'avait pas que des amis. Sa réussite et son ascension en avaient rendu plus d'un jaloux. Cette deuxième missive la dérangeait car elle dénotait une persistance malsaine de la part de celui ou celle qui la lui avait envoyée.

Tenant toujours la correspondance à la main, elle ouvrit la porte de son studio. Chaque fois qu'elle rentrait chez elle, elle ressentait la même impression de quiétude. Petit mais confortable, son logement était son havre de paix. Il l'isolait des bruits de la ville. Situé en rez-de-jardin d'un ancien hôtel particulier plutôt modeste, il avait du cachet. Lumineux, paisible, il n'avait gardé de l'ancien temps que les tomettes rouges de la cuisine auxquelles Héloïse tenait beaucoup. La jeune femme tira les rideaux, les rayons du soleil baignèrent la pièce d'une lumière douce et chaude. Son regard se porta sur son jardinet. Il était sa fierté. Les six plants de rosiers attiraient le regard des passants tant les roses étaient

nombreuses et colorées cette année. Les teintes orangées, jaunes et blanches égayaient ce petit coin plusieurs mois par an. Héloïse avait aménagé quatre espaces où les fleurs venaient éclore les unes après les autres et rehaussaient la façade de leurs couleurs chatoyantes, allant du jaune lumineux des jonquilles à la délicatesse des clochettes blanches et odorantes du muguet, de la palette subtile et orangée des dahlias au rose moucheté de mauve des hellébores.

Avisant son violoncelle sur le lit, ce qui n'était pas sa place, elle le souleva pour le ranger, s'excusant intérieurement de l'avoir négligé de la sorte en l'abandonnant ainsi.

Son téléphone portable vibra alors qu'elle venait de refermer l'étui de son volumineux instrument.

— Héloïse, n'oublie pas de venir au journal avant ta petite fête. Nous irons ensemble !

La voix de Serge Vanié, était directe et ferme. Héloïse regarda sa montre, elle avait le temps de passer prendre son grand-père avant de se rendre chez ses parents qui avaient organisé une réception pour célébrer son entrée à l'Orchestre philharmonique de Paris.

Serge Vanié, Dedouchka, comme elle l'appelait affectueusement, n'était pas le genre de personne à qui l'on pouvait refuser de faire ce qu'il demande. Il avait une autorité naturelle qui faisait qu'on lui obéissait toujours. Héloïse n'aurait pas employé le mot obéir, mais plutôt faire plaisir. Serge Vanié adorait sa petite-fille, et c'était réciproque.

Né en Russie, il avait fui sa patrie au milieu des années soixante avec sa toute jeune femme. Parti de rien, il avait constitué en deux décennies un empire financier autant envié que convoité. Sa volonté tenace, sa forte personnalité lui avaient valu une solide réputation d'homme d'affaires doué mais implacable. En quête incessante de nouveaux projets, il avait fondé, entre autres, *Taffetas*, l'hebdomadaire féminin très parisien qui était rapidement devenu LA référence où il fallait apparaître pour devenir ou rester quelqu'un.

Bien que musicienne, Héloïse avait collaboré avec *Taffetas* en tant qu'étudiante, pour mettre du beurre dans ses épinards. Son dernier contrat l'avait beaucoup amusée : il lui avait été demandé d'inventer des grilles de mots croisés érotiques. Pour ce faire, et comme elle n'était pas une spécialiste du genre, elle avait entrepris la lecture de tous les classiques qu'elle avait pu trouver. Pour cela, elle avait écumé les rayons de la librairie de son quartier à la recherche des titres

appropriés. Sa chute en sortant du magasin et l'étalage des livres sur le trottoir aux yeux de tous, l'avaient embarrassée sur le moment. Ce n'était plus qu'un souvenir amusant, et ce d'autant plus qu'elle était devenue incollable dans ce registre !

En arrivant au journal, Héloïse trouva son grand-père dans la pièce jouxtant son bureau. Les mains sur les hanches, il était légèrement penché en avant, et, en face de lui, Lydia, son assistante, dont les traits crispés trahissaient le caractère pusillanime. Les yeux perçants et gris, les lèvres fines de son interlocuteur la tétanisaient. Comme pour infirmer l'idée que Lydia se faisait du – Grand Patron – le vieil homme se retourna et gratifia sa petite-fille d'un large sourire.

— Ah ! te voilà ma chérie. Viens que je t'embrasse. Tu as meilleure mine qu'à la fin du printemps ! Tu es radieuse, cela fait plaisir à voir.

Le mois de vacances passé de l'autre côté de l'Atlantique avait balayé le teint blafard que la jeune fille arborait les mois précédant la soutenance de sa thèse. De taille moyenne, plutôt dodue, elle avait des formes. En surpoids à l'adolescence, elle s'était allongée mais avait gardé ses rondeurs qui faisaient d'elle une jeune femme épanouie et attirante, même si elle ne s'en rendait pas compte. Elle se moquait de son image et ne cherchait pas à attirer les regards. Elle se sentait bien dans sa peau malgré les remarques fréquentes de sa grand-mère qui aurait préféré qu'elle ressemble aux mannequins filiformes que *Taffetas* mettait souvent en vedette.

Entraînant Héloïse dans son bureau, Serge Vanié expliqua à la jeune femme d'un ton badin qu'il trouvait son assistante encore plus effacée que les précédentes. Héloïse sourit intérieurement. Son grand-père était connu pour trouver ses subordonnés incompetents, lents et mous. Il trouvait Lydia exaspérante au plus haut point avec son incapacité à prendre des initiatives et sa manie de sursauter chaque fois que l'on s'adressait à elle, comme si elle craignait les foudres de Zeus en personne.

Héloïse regardait Dedouchka avec tendresse. Comment pouvait-on lui envoyer des lettres anonymes et la faire douter du pilier de la famille ? Elle se revit, enfant, lui donnant la main dans les allées du parc Monceau, proche du domicile de ses parents. Il l'emmenait fréquemment se promener, à la sortie de l'école. Ensemble ils prenaient la direction de la pâtisserie, stratégiquement implantée à deux pas des portes de l'établissement où Héloïse était scolarisée. Elle choisissait la plupart du temps un chausson aux pommes, ou à défaut, un pain aux raisins. Ce souvenir insignifiant la fit sourire. L'attachement qu'elle éprouvait à l'égard

de Dedouchka était indéfectible. Ce n'était pas quelques mots d'un inconnu qui la feraient changer d'avis !

La carrière musicale de son père, violoniste, exigeait de fréquents déplacements. Sa mère, universitaire, musicologue réputée, jonglait entre ses cours, ses conférences, ses séminaires et les tournées de son mari. Héloïse, fille unique, avait passé une enfance assez solitaire. Elle avait certainement vécu plus sur l'île Saint-Louis chez ses grands-parents que dans l'appartement du parc Monceau. C'est ainsi qu'elle apprit à parler russe. Dedouchka avait commencé par lui raconter des histoires, puis lui avait récité des poèmes. Elle ne comprenait rien au début, mais elle était fascinée par cette langue si mélodieuse. Elle aurait pu l'écouter parler durant des heures. Le soir, alors qu'elle était déjà dans son lit, lumière éteinte, il lui chantait des comptines jusqu'à ce qu'elle s'endorme. Lorsqu'elle avait été en âge d'apprendre à lire, il lui avait dévoilé les mystères de l'alphabet cyrillique. Appliquée, attentive, elle avait rapidement su déchiffrer les albums illustrés, qu'il lui avait lus.

Elle avait montré ses prouesses à ses camarades d'école, écrivant son nom avec cet alphabet qui intriguait toute la classe. Ce qui lui avait donné une idée fort juteuse. Elle avait alors créé sa petite entreprise dont le commerce avait été profitable quelque temps. En échange d'une friandise, elle écrivait en cyrillique le prénom de ceux qui le désiraient. Héloïse sourit. Elle se rappela les enfants, en file indienne, sous le préau, attendant, plus ou moins patiemment que le scribe traite leur demande ! Il y avait eu quelques disputes, en raison des noms composés, qui méritaient à ses yeux plus de bonbons. Des plaintes avaient suivi, des parents s'en étaient mêlés. Elle avait été forcée de fermer boutique. Ce qui ne l'avait pas empêchée de faire encore quelques profits, devant les grilles de l'école, jusqu'à ce que sa clientèle se raréfie, par manque de nouveaux prénoms.

— Je t'ai fait venir, Héloïse car je voulais te remettre mon cadeau, avant la fête. Tu sais comment est ta grand-mère, elle ne comprendrait pas.

Et effectivement, Irina ne comprendrait pas le geste de son mari. Serge Vanié venait de tendre un chèque au montant si impressionnant que son épouse aurait pu que se mettre en colère contre une générosité si démesurée. Elle qui était plus proche de son porte-monnaie que de sa petite-fille, n'aurait jamais pu admettre un tel don.

— Ce sont mes fonds personnels. C'est entre nous. Encaisse-le. Cela te servira

pour t'installer, quand tu le décideras bien entendu.

— Dedouchka ! C'est trop, tu ne devrais pas. C'est beaucoup trop.

— Ce sera ma participation pour t'acheter un logement un peu plus grand. Tu le mérites. N'en parlons plus, allons fêter dignement ta réussite !

— Grand-mère nous rejoint ici ou on passe la prendre ?

— Elle a dit qu'elle se débrouillerait pour arriver toute seule.

Héloïse et Serge Vanié arrivèrent devant la porte de l'immeuble des parents de cette dernière en même temps qu'Irina.

C'était une femme de caractère. Petite, sèche, le visage osseux, elle était de celles qui sont en état d'insatisfaction permanent. Toujours tirée à quatre épingles, sa jupe était assortie à ses chaussures et à son chemisier. Bien que parfois vieillot son style vestimentaire était sa fierté. « *Jamais dépareillée* » était sa devise. *Ce n'est pourtant pas Noël*, se dit Héloïse en apercevant tous les bijoux que sa grand-mère avait cru bon de sortir, au risque de rivaliser avec les décorations d'un sapin.

— Sais-tu jusqu'à quelle heure tes parents ont prévu de nous retenir ?

Ça commence bien, tu peux repartir tout de suite si tu veux, ne put s'empêcher de penser Héloïse. Au lieu de cela elle regarda la mère de son père aimablement et lui dit avec le plus de naturel possible :

— Grand-mère, avec ta santé de fer, tu ne vas pas te mettre au lit en même temps que les poules ?

— Santé de fer, santé de fer, c'est vite dit. J'ai justement vu le médecin ce matin pour mon mal de tête. Il a programmé des examens la semaine prochaine. Je dois me ménager.

— Tu nous enterreras tous, Grand-mère !

Alors qu'Irina s'apprêtait à répliquer, une voix se fit entendre derrière eux.

— Bonjour tout le monde !

Solène, qui venait d'arriver d'un bon pas était une habituée des lieux. Les deux jeunes femmes qui se connaissaient depuis l'enfance étaient très proches. Bien que leur première rencontre fût désastreuse – invitées à l'anniversaire d'un camarade commun, alors qu'elles ne se connaissaient pas, Solène avait trébuché et lâché par inadvertance son verre de jus d'orange et sa part de gâteau, la robe d'Héloïse en avait fait les frais. Elles avaient appris à se connaître en fréquentant le même collège et la même école de musique. Solène était d'un abord facile et direct. Distraite de nature, elle avait appris à s'organiser pour pallier ce défaut. À